



Diversité et dynamique du progrès

Paul Rasse

► To cite this version:

Paul Rasse. Diversité et dynamique du progrès. Revue française des sciences de l'information et de la communication, 2013, 2, pp.en ligne. sic_00846782

HAL Id: sic_00846782

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00846782

Submitted on 20 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DIVERSITÉ ET DYNAMIQUE DU PROGRÈS

Paul Rasse

Publié dans la Revue française des sciences de l'information et de la communication, N°2, 2012.

Référence électronique

Paul Rasse, « Diversité et dynamique du progrès », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], 2 | 2013, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 20 juillet 2013. URL : <http://rfsic.revues.org/280>

Dans ses formes les plus apparentes, les apports de la mondialisation sont confus ; elle génère une dynamique extraordinaire dont les résultats sont prodigieux, même si, au regard du temps de l'humanité, elle masque des processus plus inquiétants. Nous voudrions réfléchir ici à la façon dont en dépit des apparences, les technologies contribuent inéluctablement à l'uniformisation des modes de vie et des façons de penser, et comment, finalement, elle épuise les réservoirs d'innovation qu'a été la diversité des civilisations¹. Pour étayer cette thèse, nous reprendrons ici quelques uns des éléments que nous avons plus amplement développés dans la Rencontre des mondes dont ce texte est en partie issu.

L'échange entre civilisations est fertile

L'histoire des technologies nous rappelle qu'une innovation ne vient pas seule, elle arrive en son temps et dépend de l'environnement technique autant qu'économique ou social. Les différents facteurs d'évolution sont solidaires. Lorsque l'un d'eux bénéficie d'un progrès, il exerce une tension jusqu'à ce que se rétablisse un équilibre, à un niveau supérieur. On voit ainsi progresser des lignées d'innovations technologiques au dépend d'alternatives abandonnées ou reléguées. Des séries d'innovations peuvent aussi être arrêtées ou retardées parce qu'elles butent sur un chaînon manquant, ou qu'elles ne correspondent pas aux capacités économiques et à l'état de développement des sociétés du moment. Maurice Daumas cite la fameuse Eliope d'Heron, ou les principes d'une turbine à vapeur imaginée par Branca au début du XVII^e siècle, ou encore les pseudo-inventions de Vinci : toutes sont demeurées des rêveries imaginaires parce qu'elles ne correspondaient pas à leur temps, aux conditions sociales de l'époque, et qu'aucune technologie disponible ne permettait alors de les réaliser².

Lévi-Strauss explique qu'aucune culture ne trouve en elle l'énergie, les ressources, l'imagination pour produire ce qui est nécessaire à l'évolution de la société vers une grande

¹ Pour étayer cette thèse, nous reprendrons ici quelques uns des éléments que nous avons plus amplement développés dans la Rencontre des mondes dont ce texte est en partie issu – Paul Rasse, *La rencontre des mondes, Diversité culturelle et communication*, éd. Armand Colin, 2006 ; Paul Rasse, *La mondialisation de la communication*, sous la dir. de, coll. Les Essentiels d'Hermès, Ed. CNRS, 2010.

² Maurice Daumas, *Le cheval de César ou le mythe des révolutions techniques*, Paris, Ed. Archives contemporaines, 1991, p. 7.

civilisation ; ce qui lui manque, et qui, de ce fait, bloquait jusque-là la progression de telle ou telle lignée d'innovation, elle le trouve dans les autres sociétés. « La chance, écrit-il, qu'a une culture de totaliser cet ensemble complexe d'inventions de tous ordres que nous appelons une civilisation est fonction du nombre et de la diversité des cultures avec lesquelles elle participe à l'élaboration – le plus souvent involontaire – d'une commune stratégie. »³ Et d'ajouter que la rencontre entre deux cultures est d'autant plus féconde qu'elles sont anciennes et se sont constituées dans un long isolement l'une de l'autre. Cela pourrait expliquer la supériorité technologique de l'Europe sur l'Amérique au moment de la rencontre des deux continents à partir du XVI^e siècle. L'Occident avait déjà commencé à fusionner des cultures anciennes qui avaient divergé pendant des millénaires, alors qu'en Amérique, où le peuplement était plus récent, la civilisation précolombienne regroupait des sociétés moins différentes, pleines de trous, de lignes technologiques retardées ou avortées⁴.

On peut ajouter, sur la base des travaux de Braudel⁵, que l'Europe et la Méditerranée offrent une diversité considérable de micro-milieus à partir desquels se sont développées de nombreuses micro-sociétés, mais qui ont échangé entre elles des solutions techniques pour les adapter à chaque terroir. Relativement isolées, obligées qu'elles étaient de développer des systèmes d'autosubsistance en fonction des caractéristiques de chacun des milieux où elles s'étaient établies, elles ont développé des ensembles techniques et les culturels originaux qui d'un terroir à l'autre pouvaient radicalement diverger. Inversement, la rencontre de ces sociétés, l'échange entre elles a été facilité dans la mesure où, géographiquement, elles étaient proches les unes des autres. De toute évidence, le continent américain, caractérisé par l'immensité de ses espaces n'avait pas ces atouts ; la moins grande diversité des milieux a sans doute contribué à la moins grande diversification des cultures, et les distances démesurées ont rendu plus difficiles les échanges réiproques. Et cela vaut sans doute aussi pour le continent africain, en dehors de sa frange méditerranéenne. On peut encore raisonnablement émettre l'hypothèse, que sur le continent asiatique, l'Inde et la Chine avaient réussi à unifier d'immenses territoires diversifiés. La gestion stricte de l'irrigation, indispensable à une agriculture principalement basée sur la production de riz, supposait un système de planification, que seules de grandes puissances impériales étaient en mesure d'imposer. Ce processus leur a permis d'atteindre un niveau de développement technique égal, si ce n'est supérieur à celui de l'Europe et de le maintenir jusqu'à la révolution industrielle.

Ainsi en Chine, l'Empire du milieu avait façonné une civilisation millénaire, plus vaste, plus raffinée et brillante que celles d'Europe. Dès le VI^e siècle av JC par exemple, les paysans avaient développé une agriculture performante en mettant notamment au point des techniques de culture en ligne et de sarclage intensif qui, en Europe, ne furent adoptées qu'au XVIII^e. Ils

³ Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Paris, Seuil, 1987 (1^{re} éd. 1952), pp. 71 et 72.

⁴ *Ibid.*, p. 73.

⁵ Fernand Braudel (sous la dir. de), *La Méditerranée*, Paris, Arts et métiers graphiques, 1988 - Braudel Fernand, *L'Identité de la France, Les hommes et les choses*, 2 tomes, Paris, Flammarion, 1990 (1^{re} éd. 1986).

utilisaient, pour le labour, un soc en fer muni d'un versoir sophistiqué, pour planter, un semoir à rangs multiples, et pour séparer les balles du grain, un tarare rotatif. Des découvertes essentielles comme le harnais de trait puis le harnais collier, la fonte, la manivelle, la courroie, le papier mirent plus de 1000 ans pour parvenir en Europe, 2000 ans même et plus pour la transformation de la fonte en acier ou pour l'extraction du gaz naturel⁶, sans parler de la médecine ou des mathématiques. Mais à partir du XVII^e siècle, au fait de sa puissance, l'empire s'est progressivement isolé, refermé sur lui même, satisfait de son auto suffisance, si bien que les technologies stagnèrent⁷. Bien avant l'usage qu'en a fait l'Occident, la poudre ne servait-elle pas essentiellement aux fêtes et aux feux d'artifice impériaux ? Inversement l'Europe était morcelée en pays, en régions, en nation tour a tour isolée, puis unifiée, avant de se fragmenter à nouveaux en creusets fertiles à l'émergence de cultures originales. Fréquemment ravagée par ses guerres intestines et dynamisée par la rencontre avec le nouveau monde, elle avait acquis une supériorité dans l'armement au moment décisif de la colonisation. Ainsi il a suffi d'une bataille, le 20 septembre 1860, au pont de Bali qiao situé en aval de Pékin, pour mettre en évidence l'infériorité dramatique de l'armement des tatares chargés de défendre la ville et ouvrir les portes de l'empire du milieu à la coalition Franco-anglaise⁸. Comme le note dans ses mémoire le lieutenant-colonel anglais Wolseley, membres de l'expédition, la chute et l'humiliation des chinois était dû au fait que depuis des centaines d'années ils avaient érigés une barrière impénétrable aux influences extérieures et donc aux progrès venus d'ailleurs en matière d'armement⁹. Autrement dit, la dynamique fertile issue de la rencontre de cultures diversifiées, s'était progressivement épuisée avec l'unification de l'empire.

On imagine que plus une civilisation brasse des systèmes technologiques différents, issus de sociétés ayant développé leurs propres solutions techniques, et plus elle est en mesure de combler les chaînons manquants qui, dans son propre système fermé, bloquaient, jusque-là, la progression des lignées d'innovations. La suprématie de l'Occident, et maintenant des pays développés, tient à cela, à cette formidable rencontre des cultures, au brassage des techniques, des sciences, des diverses formes de savoir et d'organisation sociale qu'elle produit.

Le brassage des technologies est performant mais appauvrissant

⁶ Robert K.G. Temple, *Quand la Chine nous précédait, 3000 ans de découvertes et d'inventions chinoises*, Bordas, 1987 (1^{re} éd. en langue anglaises, 1986).

⁷ Bernard Brizay, *Le sac du palais d'été, troisième guerre de l'opium*, Ed du Rocher, 2003, p. 25

⁸ La bataille opposait l'armée impériale, composée de 60 000 Tatares (dont 30 000 cavaliers), à 8 000 soldats d'une coalition Franco-anglaise, Coté chinois, elle fit de 1000 à 3000 morts (selon les sources), alors que les français n'eurent que 3 tués et 17 blessés et les anglais 2 tués et 29 blessés. Les soldats chinois étaient équipés d'arcs, de flèches, de lances, de sabres, de boucliers, au mieux d'hallebardes, de mousquets à mèches, de pierriers, ils disposaient de gros canons mais archaïques et très imprécis ; leurs stratégies, leur discipline et leur courage furent impuissantes face aux capacités technologiques des alliés occidentaux armées de canons sophistiqués et de fusils à répétition. Brizay Bernard, *Le sac du palais d'été, troisième guerre de l'opium*, *Ibid.*, p. 237

⁹ *Ibid.*, p. 239

Après avoir multiplié la diversité par deux, la rencontre de deux cultures tend à la réduire progressivement à ce que chacune d'entre elles a produit de plus efficient. La rencontre des sociétés ne conduit pas seulement à boucher les trous dans la toile des savoirs, mais aussi à confronter entre elles les solutions techniques imaginées par les différentes sociétés, à expérimenter les alternatives possibles, avant de ne retenir que la plus performante, celle qui va surclasser toutes les autres. Si bien que certaines lignes d'innovation jugées moins adaptées aux nouvelles conditions de production sont abandonnées de façon plus ou moins rédhitoire, au profit de celles qui s'imposent comme les meilleures.

Frederik Winslow Taylor le dit explicitement, quand à partir de 1881, il développe son projet d'organisation scientifique du travail¹⁰. Il remarque que, dans un contexte de production donné, chaque ouvrier a tendance à inventer et à perfectionner ses propres façons de faire. Si bien que différentes procédures sont exploitées, développées et utilisées dans un même atelier. Aussi recommande-t-il à ses ingénieurs d'évaluer chacune d'entre elles à l'aide d'un chronomètre, pour mettre en évidence la solution la plus performante et l'imposer ensuite à tous, comme norme de production. La méthode taylorienne, systématisée dans le cadre de l'entreprise à propos de solutions individuelles, vaut aussi de façon moins formelle et plus souple avec les fabrications développées à plus grande échelle, dans les filières industrielles des grandes nations, quand l'abaissement des barrières douanières et l'accélération de la compétition leur imposent de s'aligner sur les procédés et les méthodes d'organisation les plus économiques. L'informatique a joué sur ce plan un rôle important en permettant, comme jamais auparavant, d'accumuler et de traiter des myriades d'informations sur les performances de chaque système en compétition, de façon à choisir et à imposer les meilleurs d'entre eux.

La science, comme processus d'accumulation, de confrontation et de production de savoirs universels, contribue activement à l'uniformisation des connaissances propres à chaque discipline et à chaque secteur industriel qui leur sont liés. Cela commence avec le mètre étalon et se poursuit avec les processus d'intelligence collective à l'œuvre comme jamais dans la technoscience¹¹. Et chaque fois qu'une vérité s'impose à tous comme une évidence, elle ajoute une pierre de plus au grand édifice de connaissance universelle, qui fixe un cadre de référence commun, par lequel la science développe et impose à tous les mêmes catégories de pensée, les mêmes méthodes de travail, les mêmes normes, comme conditions *sine qua non* de sa progression. Tout cela stimule l'innovation et facilite la sélection des modèles les plus efficaces et donc la performance globale du système, qui devient hégémonique, jusqu'à éliminer les alternatives possibles, apparemment moins performantes, mais qui pourraient se révéler fertiles dans un autre contexte. La domination de l'anglais comme langue savante et l'obsession de l'évaluation sur le modèle anglo-saxon ne fait que renforcer cette tendance, une dérive qui inquiète et que dénoncent de plus en plus de chercheurs.

¹⁰ Frederick W. Taylor, *The Principles of Scientific Management*, New York, Norton Library, 1967, (1^{ère} édition 1911).

¹¹ Paul Rasse, Denis Guedj 1940-2010, *Le Mètre du monde*, *Hermès* N°58, Ed. CNRS, 2010, p.p. 176.

La recherche, étant de moins en moins financée par les États, et de plus en plus par de grandes multinationales, doit se soumettre aux impératifs de rentabilité, d'efficacité, en œuvre dans le privé. Seules les grandes puissances ont la possibilité de réunir les moyens nécessaires à la création et à l'entretien des institutions publiques ou des laboratoires privés de plus en plus sophistiqués, rassemblant toujours plus de chercheurs, comme l'exige la science actuelle. Au final, le point de vue, les priorités, les vérités des plus puissants s'imposent partout, aux dépens de la diversité d'autres lignes de progrès possibles.

Le fordisme, et maintenant le néo-fordisme comme processus de fabrication de masse, à échelle planétaire, de produits standardisés, participe abondamment à la diffusion hégémonique des solutions techniques les plus performantes. « Qu'est-ce que la qualité d'un produit ou d'un service, demande Duval, si ce n'est la certitude, pour l'acheteur, que tous les exemplaires vendus sous le même nom sont identiques, présentent strictement les mêmes caractéristiques, indépendamment du jour, de l'heure, du lieu où ils ont été produits, indépendamment aussi et surtout des gens qui ont participé à leur production ? »¹² Ces dernières années, la recherche de la qualité et ses aboutissements dans la certification ont conduit à renforcer davantage encore les processus de normalisation, en imposant partout, du début à la fin de la chaîne de fabrication, y compris aux différentes étapes de la sous-traitance, la stricte conformité à des standards de qualité. Des mesures qui, ajoutées les unes aux autres, contribuent à accroître les performances de l'appareil de production, mais également à un appauvrissement général de la diversité des façons de faire.

Le fordisme ou l'uniformisation des technologies étendue aux modes de vie

Le fordisme c'est révélé être un dispositif extrêmement efficace d'uniformisation de la production industrielle mais aussi des modes de vie. Son développement, sa pénétration progressive dans toutes les sociétés sont dus à sa capacité à sélectionner, dans la diversité des biens, ceux qui peuvent être standardisés et produits en masse, pour permettre des économies d'échelle, pouvoir être fabriqués à moindre coût, et en quantité suffisante pour inonder la planète. Le fordisme aplanit le monde, l'écrase de ses plus belles réalisations, qui deviennent accessibles à un nombre croissant d'individus, aux dépens de la diversité des autres modes de fabrication qu'il ruine, et d'une multitude d'autres biens qui, du coup, paraissent trop chers, moins performants, alors que cependant ils contribuaient activement à la diversité du monde.

La fameuse Ford T, un modèle unique, a été fabriquée pendant trente ans et vendue à des centaines de milliers d'exemplaires, permettant aux classes moyennes d'accéder à un bien de consommation réservé jusque-là aux élites. Aujourd'hui, les consommateurs ont le choix entre des centaines de modèles d'automobiles, mais pour l'essentiel, ils adoptent tous le

¹² Guillaume Duval, *L'Entreprise efficace à l'heure de Swatch et de Mac Donald's, La Seconde vie du taylorisme*, Paris, Syros, 1998, pp. 54-55.

même mode de transport et les modes de vie qui vont avec. En dépit des apparences, une poignée de multinationales se partagent le marché mondial de la conception et de la fabrication de voitures, alors qu'en 1914, on comptait, ne serait-ce que pour la France, 155 constructeurs d'automobiles. Les multinationales distribuent des modèles qui pour l'essentiel, sont de plus en plus semblables, appliquent les mêmes solutions techniques, ont des performances semblables, offrent les mêmes équipements, adoptent le même design.

Dans les années trente, l'achat d'une Ford T par une famille de fermiers nord-américains ne changeait pas son mode de vie, de même quand il s'agissait d'employés ou de commerçants habitant une grande ville. L'ensemble de leurs habitudes structurées par l'absence de voiture les tenait, si bien que leur façon de travailler, de consommer ou de se distraire évoluait peu. Ils recontextualisaient son usage, diraient les ethnologues, en fonction du milieu comme de l'environnement culturel. Et pourtant, en quelques décennies, l'automobile a été un puissant vecteur de la mutation des sociétés les plus développées. Les fermiers ou les banlieusards de l'entre-deux guerres continuaient de venir en ville faire leurs courses, jusqu'à ce qu'en 1940, dans la banlieue de Kansas City, C. Nichol ait l'idée de construire un centre commercial adapté à la voiture. Six ans plus tard, le pays en compte mille et ce nombre double encore dans les deux années suivantes, pour atteindre 19 000 en 1970, depuis le mouvement se poursuit avec les parcs de loisirs, les *multiplex*, les *drive-in* de tout acabit¹³.

Les centres commerciaux et ludiques ont bouleversé le rôle des centres urbains. Ceux-ci ont d'abord été abandonnés aux populations les plus pauvres, les plus marginales, avant d'être réhabilités en centres d'affaires, avec hôtels et magasins de luxe, tandis que docks, entrepôts, ateliers industriels sont désormais transformés en lofts, magasins, galeries d'art et autres lieux d'achalandage, conçus pour les classes moyennes, intellectuelles, aisées. Les usines d'abord, puis les bureaux de service et les sièges sociaux ont été dispersés aux alentours, avec l'habitat pavillonnaire. La grande majorité de la population des États-Unis (63%), explique Ghorra Gobin, habite maintenant les banlieues¹⁴. Dans les quarante dernières années, l'étendue de la ville de Philadelphie s'est accrue de 32 %, alors que sa population n'a cru que de 2,7%, de même pour Chicago, où dans des conditions similaires, l'étendue de la ville s'est accrue davantage encore (de près de 50%, pour un accroissement de la population de 4%). Les banlieues s'étendent toujours plus loin et englobent progressivement les villes alentours, en d'immenses conurbations qui n'ont plus de centre, mais se réorganisent de façon ségrégative, en fonction du niveau de revenus des habitants. La voiture et le désir d'accès à la maison en propriété individuelle ont produit cette dispersion de l'espace urbain en banlieues caractéristiques des nouveaux modes de vie, avec leur système de sociabilité distendue, de repli sur la famille atomisée, de consommation de masse, anonyme et ségrégative... Et ce modèle, certes encore différencié en fonction des cultures antérieures, et de l'état de

¹³ Voir Cynthia Ghorra-Gobin, *Les États-Unis entre local et mondial*, Paris, Presses de Sciences Po, 2000, pp. 49 et suiv.

¹⁴ *Ibid.*, p. 45.

développement des pays s'étend au monde comme un puissant processus planétaire d'unification des modes de vie. Bien évidemment, la voiture ne vient pas seule, elle va avec l'extension des principes fordien de production de masse et de standardisation de l'ensemble des biens et services nécessaires à l'existence des populations.

Dans le domaine de la production, les TIC offrent au fordisme un nouveau souffle, là où justement, depuis les années 1970, il paraissait s'enliser, rendant possible la dispersion des lieux de production et une relative diversification des modèles fabriqués, à la fin, il y gagne en puissance et étend les processus d'unification à la planète tout entière, malgré une diversité apparente, mais de plus en plus illusoire, des biens de consommation. En effet les progrès conjugués de l'informatique et de la connectique ont effectivement permis de "casser" les plus grands établissements devenus des forteresses ouvrières, de plus en plus difficiles à gérer en une nébuleuse de petites et moyennes entreprises sous-traitantes, agrégées autour de grands vaisseaux amiraux, ou simplement soumises à un siège social qui les coordonne, les finance, les organise (maillage ouvert), et qui peut encore se contenter de vendre ses conseils, son expertise, ou une image de marque (franchising). Mais c'est en exportant "le sale boulot", le travail le plus déqualifié, le moins rémunérateur, autant que la précarité, pour faire supporter les fluctuations de l'activité à des sous-traitants dispersés de par le monde, et ne conserver que l'assemblage et la commercialisation au plus près des marchés qu'elles continuent de contrôler et de dominer.

La mondialisation de la distribution et des marchés a aussi permis de multiplier la diversité des productions, et néanmoins de pouvoir continuer à en amortir le coût, sur le principe fordien des immenses séries standardisées. De plus, la robotique, les machines à commandes numériques, les facilités de l'informatique, donnent la possibilité de réaliser des fabrications en séries apparemment différentes. Le consommateur a l'impression d'avoir le choix et de personnaliser sa consommation, même si dans les faits, il se voit offrir un panel de produits pour l'essentiel de plus en plus identiques, mais dont les aspects varient, par la couleur, la taille ou l'ajout de quelques gadgets superficiels mais évidents...

En dépit des apparences, la répétitivité et l'intensité du travail, comme la standardisation de la production et, en aval, de la consommation et des modes de vie qui y sont liés, se sont accrus partout, au fur et à mesure que les nouvelles technologies de l'information et de la communication rendaient possible l'expansion du modèle fordien à de nouveaux domaines de la vie quotidienne, ainsi que son exportation dans le monde, partout où la logique capitaliste y voyait l'opportunité d'étendre son règne.

Standards de vie dominants et processus d'acculturation

La période actuelle est marquée ainsi que le dit Lipovetski par l'intégration des autres cultures « L'occident contemporain se pluralise en intégrant des traditions jugées jadis

inférieures ou antinomiques avec ses valeurs... La culture occidentale ne triomphe qu'en perdant sa centralité d'autre fois, qu'en incorporant largement le dehors, qu'en cessant d'apparaître comme le seul modèle légitime d'exportation. »¹⁵ Et cela autorise bon nombre de chercheurs à y voir un métissage fertile et créateur. ¹⁶ Mais malheureusement, la rencontre de deux cultures ne se fait pas à égalité de jeu. La plus puissante gagne sur tous les tableaux. Elle bénéficie des apports technologiques et scientifiques de l'autre, mais en outre elle domine politiquement autant que symboliquement et contrôle les réseaux commerciaux, de sorte qu'elle se trouve dans une situation plus favorable pour imposer ses habitudes, ses façons de faire et de voir dans tous les domaines, notamment là où l'évaluation rationnelle des performances joue peu : le savoir-être, l'éducation, les valeurs, la mode, l'esthétique et la création artistique... À efficience égale, tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle produit et consomme est généralement jugé supérieur par les dominés. Et cela est vrai aussi dans les rapports sociaux, parce que dans la course aux places et aux situations les plus avantageuses, ceux qui veulent grimper dans la hiérarchie n'ont pas d'autre choix que de se couler dans la culture dominante pour s'intégrer et se faire admettre dans le sérail des élites issues des fractions dominantes. La culture des populations les plus puissantes est toujours fascinante pour les dominés, non seulement parce qu'elle dispose de toute la puissance politique, symbolique et commerciale des dominants pour s'imposer, mais aussi parce qu'objectivement, là encore, elle s'exprime et se matérialise dans des modes de vie séduisants, effectivement plus amples, plus faciles, plus confortables, plus agréables, liés à la position privilégiée de ses populations. Et la culture dominée résiste parfois, mais au final elle se plie, se soumet selon le principe d'acculturation amplement décrit par les anthropologues (même si, bien sûr, elle ne s'y dissout pas totalement)¹⁷.

Ne perdons pas de vue, défend justement Lipovetski, qu'en dépit de la montée d'une apparente diversité issue d'un métissage des cultures du monde, s'accroît un processus de modernisation identique sur toute la planète, « où que l'on porte le regard, se moderniser, c'est toujours d'une certaine manière s'occidentaliser, c'est à dire se transformer et se restructurer à partir des noyaux fondamentaux de la culture-monde issue de l'Europe »¹⁸. Et d'ajouter « où voit-on un quelconque métissage dans le fonctionnement financier, dans le travail scientifique, dans l'univers technicien, dans les pratiques médicales ».¹⁹

La culture mondiale devient un *maelström*, où dominent les productions des pays les plus puissants et l'intérêt des plus riches, tandis que le corps social anémique se fragmente en bandes, en clubs, en courants, en tendances, en chapelles, en confessions, en confréries. Les

¹⁵ Gilles Lipovetsky, Hervé Juvin, *L'occident mondialisé : Controverse sur la culture planétaire*, Paris, Grasset, 2010, p. 153-154

¹⁶ Paul Rasse, La diversité des cultures en question, *Hermès*, n°51, 2008, p.p. 45- 49.

¹⁷ Voir par exemple : Gilles Ferréol, Guy Jucquois (sous la dir. de), *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, Armand Colin, 2003, notamment pp. 1 - 44.

¹⁸ Gilles Lipovetsky, Hervé Juvin, *L'occident mondialisé : Controverse sur la culture planétaire*, op.cit. pp. 154 155.

¹⁹ *Ibid.*, p. 157

groupes empruntent ici et là aux cultures anciennes des bribes de connaissances, des valeurs, des cérémoniels, des rites, des accoutrements. Ils en pillent les aspects les plus évidents et les plus superficiels, qu'ils mélangent au gré de leur créativité pour générer des identités passagères, labiles, fluctuantes, qui les caractérisent. Le sujet lui-même explose et tend à n'être que parcelles de désir manipulées par les experts en marketing, s'agglutinant à d'autres en fonction d'affinités électives, pour des motifs de plus en plus irrationnels et compulsifs, avant de se défaire pour se reformer ailleurs. Et dans le champ professionnel, il n'est plus qu'un atome, un temps de travail dispersé en multiples projets, soumis au diktat de l'esprit du capitalisme le plus libéral, balayé par les vents du marché et de l'emploi. Cela est particulièrement fascinant, dynamique et enrichissant pour ceux qui en sont, et tant qu'ils en sont... Mais à l'échelle de l'humanité, et à ce rythme-là, on aura épuisé en une génération, la richesse collective, planétaire, que représente la diversité des cultures locales, qui avaient mis des millénaires à se distinguer les unes des autres. Or le progrès ne va pas seul ; une innovation, si géniale soit-elle, ne se révèle que lors qu'elle s'inscrit dans une dynamique plus générale de découvertes, que lorsqu'elle est adoptée, par une corporation, une société, qui la reprend, la poursuit, l'enrichie, et au final qu'elle transforme et distingue des autres. Autrement dit, la diversité des civilisations constitue autant de berceaux propices à l'existence d'alternatives, de lignées d'innovations, qui pour se rencontrer un jour, ont dû préalablement, largement et durablement diverger.

Seuls

Aussi peut-on conclure que, si au départ, la rencontre des cultures est fertile, d'autant plus fertile qu'elle fusionne des cultures extrêmement diversifiées, à l'arrivée elle conduit, comme le pressent déjà Lévi-Strauss au début des années 1950, à une uniformisation de la civilisation²⁰. « Car ce jeu en commun dont résulte tout progrès, doit entraîner comme conséquence, à échéance plus ou moins brève, une homogénéisation des ressources de chaque joueur. Et si la diversité est une condition initiale, il faut reconnaître que les chances de gain deviennent d'autant plus faibles que la partie doit se prolonger. »²¹

Lévi-Strauss conclut ainsi son article écrit pour l'UNESCO : « Il n'y a donc pas de société cumulative en soi et par soi. L'histoire cumulative n'est pas la propriété de certaines races ou

²⁰Rostovtseff le montre, à propos de l'empire romain. Il défend qu'à partir du II^e siècle, plus rien ne se produit de nouveau, ni au plan esthétique, ni au plan technique, sans parler de la science, qui de toutes façons n'intéressait pas les Romains et se dégrade en alchimie et en sorcellerie. Comme si la rencontre des peuples de la Méditerranée s'était tarie, après avoir donné le meilleur. Au contraire, les fabrications à échelle industrielle se multiplient, la production se développe mais se standardise, on trouve dans tout l'empire les mêmes poteries, soit distribuées depuis de grandes fabriques réputées, soit faites par de petites entreprises locales dispersées partout, mais se contentant de copier les plus grandes, sans rien apporter de plus. Tout se passe comme si le système de domination impériale avait acquis suffisamment de puissance et de prégnance pour imposer partout, même dans les endroits les plus reculés, son goût, son esthétique uniformisante et stérile. Michel Ivanovic Rostovtseff, Rostovtseff Michel Ivanovic, *Histoire économique et sociale de l'empire Romain*, trad. fr, Paris, Laffont, 1988 (1^{re} éd. en langue anglaise 1957), p. 139.

²¹ Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, op. cit., p. 79.

de certaines cultures qui se distingueraient ainsi des autres.»²² Elle est le résultat de la rencontre entre les sociétés. Et d'ajouter : « L'exclusive fatalité, l'unique tare qui puisse affliger un groupe humain et l'empêcher de réaliser pleinement sa nature, c'est d'être seul. »²³ Or nous sommes seuls, une petite pellicule de vie entourant planète Terre que les TIC rapetissent chaque jour d'avantage, en même temps qu'elles épuisent la diversité des cultures. D'autant plus seuls que les astronomes explorent toujours plus loin l'immensité du cosmos sans y trouver d'autres formes de vie.

Pour maintenir le jeu, termine Lévi-Strauss, il faut alors, soit que la société accroisse en son sein les stratifications sociales, les différences entre classes, comme cela s'est produit au début de l'industrialisation, et se reproduit actuellement, soit encore qu'elle contraigne toujours plus de sociétés, restées à l'écart, à entrer dans le jeu, ce qu'elle fait aussi. Mais dans un monde fermé, où cette dernière solution s'épuise progressivement, il ne restera bientôt plus pour suppléer l'effacement de la diversité que la première hypothèse : la progression des différences horizontales et la stratification des sociétés en classes de plus en plus cloisonnées. Alors il faudra réveiller Marx et la lutte des classes.

Bibliographie

Braudel Fernand (sous la dir. de), *La Méditerranée*, Paris, Arts et métiers graphiques, 1988.

Braudel Fernand, *L'Identité de la France, Les hommes et les choses*, 2 tomes, Paris, Flammarion, 1990 (1^{re} éd. 1986).

Brizay Bernard, *Le sac du palais d'été, troisième guerre de l'opium*, Paris, Ed du Rocher, 2003.

Daumas Maurice, *Le cheval de César ou le mythe des révolutions techniques*, Paris, Ed. Archives contemporaines, 1991.

Duval Guillaume, *L'Entreprise efficace à l'heure de Swatch et de Mac Donald's, La Seconde vie du taylorisme*, Paris, Syros, 1998.

Ferréol Gilles, Jucquois Guy (sous la dir. de), *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, Armand Colin, 2003.

Ghorra-Gobin Cynthia, *Les États-Unis entre local et mondial*, Paris, Presses de Sciences Po, 2000.

Lévi-Strauss Claude, *Race et histoire*, Paris, Seuil, 1987 (1^{re} éd. 1952).

Lipovetsky Gilles, Juvin Hervé, *L'occident mondialisé : Controverse sur la culture planétaire*, Paris, Grasset, 2010.

Rasse Paul, Denis Guedj 1940-2010, *Le Mètre du monde*, *Hermès* N°58, Paris, Ed. CNRS, 2010.

Rasse Paul, *La diversité des cultures en question*, *Hermès*, n°51, Paris, Ed. CNRS, 2008.

²² *Ibid.*,

²³ *Ibid.*,

Rasse Paul, *La mondialisation de la communication*, sous la dir. de, coll. Les Essentiels d'Hermès, Paris, Ed. CNRS, 2010.

Rasse Paul, *La rencontre des mondes, Diversité culturelle et communication*, Paris, Armand Colin, 2006.

Rostovtseff Michel Ivanovic, *Histoire économique et sociale de l'empire Romain*, trad. fr, Paris, Laffont, 1988 (1^{re} éd. en langue anglaise 1957).

Taylor Frederick W., *The Principles of Scientific Management*, New York, Norton Library, 1967, (1^{ère} édition 1911).

Temple Robert K.G., *Quand la Chine nous précédait, 3000 ans de découvertes et d'inventions chinoises*, Paris, Bordas, 1987 (1^{re} éd. en langue anglaises, 1986).

Résumé

L'article pose le problème de l'évolution de la diversité culturelle à partir de la question de l'innovations scientifique et technique. Dans ses formes les plus apparentes la mondialisation génère une dynamique extraordinaire dont les résultats sont prodigieux, cependant, au regard du temps de l'humanité, elle masque des tendances plus inquiétantes, car les technologies contribuent inéluctablement à l'uniformisation des processus d'innovation, par la sélection des plus performantes d'entres-elles et par l'écrasement des autres alternatives possibles. La diversité des civilisations comme autant de berceaux indispensables à la découverte, l'invention, la création, tend à s'effacer.

Abstract

The article formulates the problem of the evolution of cultural diversity on the basis of the question of scientific and technical innovation. In its most obvious forms globalization generates an extraordinary dynamic, the results of which are prodigious. However, considering humanity's existence, globalization conceals more disturbing tendencies as technologies contribute inescapably to the standardization of innovation proceedings by selecting the most efficient among them and by overrunning the other possible alternatives. The diversity of civilizations as an essential source of discovery, invention and creation tends to fade away.

Biographie

Paul Rasse est Professeur à l'Université de Nice Sophia-Antipolis, directeur du laboratoire des Sciences de l'Information et de la Communication I3M. Il a publié une dizaine de livres et de nombreux articles scientifiques dans les domaines de l'anthropologie de la communication, sur les cultures savantes et populaires, la médiation dans les musées et le théâtre, l'ingénierie culturelle, les identités face à la mondialisation, la communication scientifique ... Et notamment : *La rencontre des mondes, Diversité culturelle et communication*, éd. Armand Colin, 2006 ; *La mondialisation de la communication*, sous la dir. de, coll. Les Essentiels d'Hermès, Ed. CNRS, 2010 ; dirigé le numéro N° 61 de la revue Hermès, *Les musées aux prismes de la communication, Regard sur les arts, les sciences et les cultures en mouvement, à travers les débats qui agitent l'institution muséale*, avec Yves Girault, Ed. CNRS, 2011.

Mots-clefs : Diversité des cultures, mondialisation, innovation

Keywords : Diversity of cultures, globalization, innovation

